

Gustave Flaubert et la médecine

Pierre C. BERTEAU¹

C'est en définitive à la médecine que Rouen doit d'avoir vu naître Gustave Flaubert. C'est certainement aussi grâce à ces mêmes circonstances que la littérature française peut s'enorgueillir d'un auteur dont la richesse des propos, la ponctualité des faits, la réalité des circonstances décrites, a toujours attiré l'admiration de ses lecteurs.

Mais, cette influence médicale paternelle n'est pas la seule à considérer car il faut aussi noter que sa mère aurait eu également des hémoptysies et on a voulu expliquer en partie la maladie épileptique contractée secondairement par Gustave Flaubert en rapportant une croyance qui voulait que les tuberculeux aient, dans leur descendance, des épileptiques.

Soucieux d'un avenir solide pour ses enfants Achille Cléophas Flaubert ne voulait pas, pas plus que pour son autre fils, Achille, que pour sa fille Caroline, que Gustave devint écrivain. état qu'il considérait comme un métier de paresseux. Les circonstances firent cependant que Gustave devint écrivain pour le plus grand bonheur de la ville de Rouen, le plus grand bonheur de la littérature.

S'il semble bien qu'avec son frère Achille, Gustave Flaubert n'eut pas de rapports très fraternels, par contre, il est très probable que son frère collabora, au moins indirectement, à la réalisation de certains projets de romans. En effet, c'est d'après les conseils d'Achille, après éventuellement avoir lu quelques ouvrages de sa bibliothèque, que Gustave put rédiger avec autant de précisions les scènes médicales qu'il nous rapporte dans ses romans.

Avec sa sœur Caroline, il semble en avoir été tout autrement. Il vouait un grand amour à celle-ci, mais malheureusement, elle mourut le 23 mars 1846 après avoir donné le jour à une fille qui reçut son prénom. Hélas, cette nièce contribua très certainement aux malheurs des dernières années de Flaubert car après avoir épousé Commanville, lequel réalisa de très mauvaises affaires, elle fit, probablement sur les conseils de son mari, jouer la renommée de Gustave Flaubert et, lui faisant signer traite après traite, le précipita peu à peu dans la ruine.

Gustave Flaubert vécut donc, familialement, dans un milieu médical. « *Tout enfant, j'ai joué dans un amphithéâtre* » dira-t-il à une admiratrice en 1857. Il semble en effet que Gustave Flaubert s'intéressa aux études médicales et que même, peut-être, il assista à des nécropsies pratiquées par son père.

Le but, d'ailleurs, qu'il poursuivra, sera celui d'une meilleure connaissance de l'homme et il ne négligera aucun élément pour l'atteindre. « *La littérature doit plus que jamais aider à une connaissance de l'homme* » affirme-t-il dans un de ses écrits.

De plus, il s'entoura (et cela était bien naturel) d'amis médecins ou de familles médicales. Bouilhet qui fut un littérateur régional fort coté, mais qui est surtout connu comme ayant été un des critiques les plus avisés de ce que produisait Flaubert (il assistait aux fameuses séances dans le « gueuloir » de Croisset), était étudiant en médecine à l'Hôtel-Dieu de Rouen jusqu'en 1846. Bouilhet arrêta alors ses études pour se consacrer à la littérature.

Nous rappellerons que Maxime Du Camp était un fils de chirurgien; ce fut là un de ses inséparables amis jusqu'à une brouille célèbre. Ultérieurement, trois médecins furent ses confidents intimes: Jules Cloquet, vieil ami d'Achille Cléophas Flaubert, qui accompagnera Gustave lors de son voyage en Corse en 1840 et qui

¹ Vice-Président Groupe d'histoire des Hôpitaux de Rouen
Lauréat de l'Académie de Médecine

essaiera de soigner plus tard sa maladie nerveuse; Georges Pouchet, fils d'Archimède. Pouchet, directeur du Muséum d'Histoire Naturelle, « *Praticien sans client, féru de zoologie; quelque peu mystique* » ; Gustave Flaubert se réfugiera chez lui, d'ailleurs, à Concarneau, après sa ruine. Enfin le Docteur Fortin, son voisin de Croisset qui traitera la fracture du péroné dont sera atteint Gustave Flaubert en 1879.

La maladie et plus particulièrement l'épilepsie dont Flaubert sera atteint, va provoquer une rupture dans sa vie. Mais il semble bien en fait que cela soit plus la conséquence d'une conception particulière de l'existence que la cause de l'attitude que Flaubert adoptera plus tard, car depuis longtemps, il était déjà hostile à prendre une part active au monde.

C'est ainsi que, notamment, il ne voulut jamais se marier car il considérait le mariage comme une capitulation, une soumission au conformisme. Pour lui, fonder une famille, c'était s'introduire dans les limites d'une société, d'un genre de vie qu'il détestait, s'engager, disait-il, dans une existence « épicière ». Cette comparaison est d'ailleurs fort souvent retrouvée chez Flaubert et il l'emploie très fréquemment. C'est, en quelque sorte, le refus d'une vie trop terre à terre, d'une conception trop matérialiste de la vie. Notamment, lorsqu'il accompagne sa sœur en voyage de noce, en Italie, il dit n'avoir vu la Méditerranée « *qu'en épicier* », car il n'était pas libre de la contempler comme il l'aurait souhaité.

Cette maladie qui, certainement, va jouer un rôle de catalyseur dans le déterminisme de son orientation future, c'est probablement l'épilepsie. Cette épilepsie qui fait classer Flaubert, par Lombroso, dans son livre « *L'Homme de Génie* », au même rang que Jules César, Molière et d'autres, dans cette catégorie des Hommes de Génie, sujets à des accès d'épilepsie.

Nous rappelons que c'est au cours d'un voyage à Pont-l'évêque, d'où était originaire sa mère, en janvier 1844 (alors qu'il avait été exempté de service militaire par tirage au sort en 1842), qu'en cabriolet avec son frère Achille (revenant de visiter une maison que leur Père voulait acheter), à la nuit tombante, au retour, Gustave s'affaissa au fond du cabriolet et, selon les descriptions, y resta inanimé pendant 10 minutes. Ceci se passait dans le bois de Saint-Gatien, entre Trouville et Pont-l'évêque ; son frère le saigna, le ramena à Rouen, et son père l'y examina. Il le sermonna et le condamna à un régime très strict, sans alcool, sans vin, sans tabac, sans viande rouge. Il lui prescrivit des saignées et des calmants à hautes doses. Il semble bien que pendant quelques semaines, il y eut une amélioration, puis quelque temps plus tard, de nouvelles crises apparurent, s'espacèrent, et semble-t-il disparurent ultérieurement.

Ce fut Maxime Du Camp qui, semble-t-il, parla le premier d'épilepsie mais on le lui reprocha beaucoup, plus tard. Il est vrai que la description des symptômes que l'on nous rapporte n'est peut-être guère évocatrice. Il semble en effet n'y avoir eu aucun prodrome, aucune convulsion. Certains voulurent voir dans ces démonstrations, des manifestations hystéroïdes. C'est ainsi que Dumesnil nie formellement l'épilepsie, trouvant que « l'aura était de trop longue durée, que Flaubert pouvait s'étendre sur son divan avant sa crise »

On pourrait se demander aussi s'il ne s'est pas agi de manifestations cardiovasculaires bien que la longue durée de la perte de conscience initiale soit un argument contre cette hypothèse. Mais cependant, un bloc auriculo-ventriculaire aurait très bien pu donner de telles manifestations, accompagné même de crises épileptiformes.

Mais nous pensons devoir nous ranger à l'hypothèse émise par ceux qui ont étudié de près cette maladie: Gustave Flaubert a bien été atteint de manifestations épileptiques. C'est d'ailleurs, entre autres, l'avis de Du Gouet qui y consacra sa thèse, s'appuyant sur des faits rapportés de visions colorées, de passage d'aphasie comme prodromes, ce qui a pu faire supposer que l'atteinte siégeait dans le lobe occipital gauche.

Certains auteurs ont noté que cette épilepsie était apparue au moment où son père le sommit de choisir un état, de prendre une décision pour une voie professionnelle. Ils ont voulu interpréter ces manifestations comme une réaction à ces incitations externes, « *beau sujet. précise Nadaud, pour un psychosomaticien* »,

Il apparaît quand même que Gustave FLAUBERT guérit, au moins apparemment, de ces « crises ». Le 18 mai

1857, (il a alors 36 ans et nous sommes plus de treize ans après la première manifestation) il écrit à Mademoiselle LEROYER de CHANTEPIE, une lettre datée de Croisset : « *Vous me demandez comment je me suis guéri des hallucinations nerveuses que je subissais autrefois. Par deux moyens : premièrement en les étudiant scientifiquement, c'est-à-dire en tâchant de m'en rendre compte, et, deuxièmement, par la force de volonté. J'ai souvent senti la folie me venir. C'était dans ma cervelle un tourbillon d'idées et d'images où il me semblait que ma conscience, que mon moi sombrait comme un vaisseau dans la tempête...J'ai vaincu le mal à force de l'étreindre corps à corps.* »

Malheureusement, il semble bien que ces « crises nerveuses » réapparurent car, dans une lettre datée du 17 janvier 1860, Achille FLAUBERT écrit au docteur Jules CLOQUET : « *Cher et Excellent Maître, Un mot de ma mère qui nous parvient ce matin nous apprend que Gustave a été repris de ses accidents d'autrefois et qu'en tombant il s'est blessé à la face. Tout cela me paraît assez singulier et quelle est la vérité ? Est-il bien réel que les accidents épileptiformes soient revenus ? Ce serait désolant après une guérison apparente aussi prolongée. Gustave, d'ailleurs, fait tout ce qu'il peut, par sa manière de vivre, pour les faire réapparaître : il fait de la nuit le jour, des excès de travail, une surexcitation continuelle. Quelle que soit enfin la nature de l'accident qu'il a éprouvé, dites-le moi et quand il sera guéri ou remis, sermonnez-le d'importance à ce sujet : il vous aime beaucoup et a comme nous tous grande confiance en vous. Peut-être vous écouterait-il avec profit pour lui.* »

Ce ne fut malheureusement pas là, la seule maladie dont fût atteint Gustave Flaubert.

En effet, au cours d'un voyage en Orient en 1850, avec Maxime Du Camp, il contracta, probablement à Beyrouth, à moins que ce ne fût à Esneth, la syphilis. Il en fut fort affecté. Il en ressentit une sorte de honte, signalant en rentrant à Croisset, avant de commencer la rédaction de Madame Bovary dont il semble avoir eu l'inspiration en Egypte, « *le premier symptôme d'une décadence qui m'humilie* ».

Quatre ans plus tard, en août 1854, il se plaint d'ailleurs d'une « salivation mercurielle » et songe à consulter Ricord, spécialiste de la syphilis. Tout ceci prouve bien qu'il suivait un traitement fort sérieux, au moins appliqué, pour essayer d'effacer les stigmates de ce mal.

On comprend ainsi que, issu d'un milieu médical, ayant fréquenté, dès sa plus tendre jeunesse, le milieu des Carabins, s'étant fait des amis dans un milieu médical également, Flaubert avait été attiré par les états pathologiques qu'il avait pu voir ou entendre décrire, dont il avait pu compulsé des descriptions scientifiques dans de nombreux ouvrages médicaux.

Ceci se joint à un état d'esprit général noté au XIX^e siècle, époque de passage de la médecine d'un état « *empirique à un état scientifique* ». Il faut d'ailleurs noter l'influence des sciences en général, notamment de la biologie, sur toute la littérature du XIX^e siècle,

Mais en fait, c'est déjà au XVIII^e siècle que se manifesta, dans le public, ce goût pour ce qui était scientifique et plus particulièrement médical. Déjà, au siècle précédent, Claude Nicolas Le Cat, qui avait été un des prédécesseurs d'Achille Cléophas Flaubert comme Chirurgien à l'Hôtel-dieu de Rouen, s'était taillé une réputation énorme en donnant des leçons publiques. A cette époque, il était de bon ton de « *se faire donner des leçons d'anatomie* ». Toutes les classes de la société se portaient aux cours dispensés par Le Cat qui fut à Rouen le créateur de l'École d'Anatomie.

Gustave Flaubert est d'ailleurs né à l'Hôtel-dieu de Rouen dans la « Maison du Chirurgien » qu'occupait son père, maison qui avait été attribuée à Claude Nicolas Le Cat et qui est maintenant transformée en Musée de la Médecine.

On comprend donc que ce concept général ait incité les littérateurs à introduire dans leurs oeuvres des notions qui, a priori, semblaient ne pas devoir s'y mêler.

Il suffit qu'un auteur comme Flaubert, à l'imagination débordante, mais soucieux de ce qui est vrai, disciplinant son érudition, s'intéresse, encore plus du fait de l'imbibition reçue à doses constantes, dans sa

jeunesse, à ces aspects nouveaux vers lesquels s'orientait alors la littérature, pour qu'il produise des oeuvres qui devaient rester les piliers de la littérature du XIX^{ème} siècle.

Il semble d'ailleurs ne pas être le seul car, d'après G. de Plinval, « *le culte de la science inculque aux écrivains du XIX^{ème} siècle. le sentiment de déterminisme, le goût des explications physiologiques, l'abandon de la psychologie conventionnelle, le dédain de la métaphysique. Le progrès des sciences biologiques explique l'importance attribuée par les romanciers à l'étude de cas d'hérédité, et l'introduction de la physiologie courante du concept de vie* ».

Mais il est quand même étonnant qu'avec une telle formation, Flaubert émette de temps en temps des jugements rigides sur les médecins, jugements difficiles à comprendre. Il est probable que les connaissances médicales différentes, les modes d'exercice également différents que nous pouvons connaître par rapport à ce qu'ils étaient, il y a plus d'un siècle, ne nous permettent pas de nous retremper suffisamment dans l'ambiance médicale du milieu du XIX^{ème} siècle pour pouvoir juger de la même façon.

C'est, bien sûr, au roman de Madame Bovary que nous pouvons le mieux nous référer pour juger des rapports de Flaubert, des Médecins et de la Maladie.

Sur les origines mêmes de Madame Bovary, il y a énormément de contestations. C'est ainsi que Maxime Du Camp, le 1er novembre 1881, écrivait dans la Revue des Deux Mondes: « *Madame Bovary est née d'une suggestion faite par Bouilhet à Flaubert d'écrire l'histoire de Delaunay* ». En fait, il semble bien que ce Delaunay ait été Eugène Delamare sur qui Bouilhet et Maxime Du Camp avaient attiré l'attention de Flaubert, alors que, ancien élève de son père, il était officier de santé à Ry.

Il était veuf en première noce, remarié à Delphine Couturier, qui le trompait. Elle avait contracté de très nombreuses et importantes dettes et elle mourut en lui laissant une fillette. Eugène Delamare devait mourir quelques mois plus tard. Il va sans dire que leur ménage avait défrayé la chronique locale.

On se perd toujours en conjectures pour savoir si, réellement, Flaubert a pris son modèle sur Eugène Delamare. Il faut noter qu'en 1853, il écrit à Louise Collet avec qui il devait échanger une très nombreuse correspondance: « *Quand Bovary sera publiée, mes compatriotes rugiront car la couleur normande du livre sera si vraie qu'elle les scandalisera* ». Des allusions nombreuses firent que certains pharmaciens notamment se reconnurent sous les traits de Homais. Pourtant Flaubert devait revenir un peu sur ses affirmations en écrivant plus tard: « *C'est une oeuvre purement inventée* ». Et il affirmera que « *Bovary est un nom inventé en dénaturant celui de Bouvaret* ». (Correspondance de Flaubert avec Mme Cornu; 20 mars 1870). Mais quoi qu'il ait pu affirmer, ses contemporains, et bien d'autres depuis, se sont penchés sur cette question pour essayer d'attribuer un visage à Bovary. Georges Dubosc prétend ainsi à la fin du siècle dernier, avoir identifié Bovary à Delamare.

Mais quel que soit le visage authentique que put avoir Bovary, il n'en demeure pas moins que Flaubert a décrit des exemples de Médecins, et que la silhouette qu'il nous brosse, si elle se rapproche fortement de celle de Delamare, n'est probablement en fait qu'une " synthèse » de différents types de médecins.

En ce qui concerne le lieu géographique même, des discordances se sont élevées. Il semble qu'en définitive, la description topographique que nous fait Flaubert d'Yonville-l'Abbaye, corresponde à la commune de Ry. Mais certains ont voulu reconnaître Forges-les-Eaux dans ce petit village. Félix Clérambray affirme en effet que Flaubert a fait plusieurs séjours à Forges-les-Eaux et que la description « *de longues traînées rouges, de quantité de sources ferrugineuses qui coulent au-delà, dans le pays d'alentour* » ne peut manquer d'évoquer la région de Forges-les-Eaux.

Cette dualité Ry - Forges-les-Eaux est peut-être tout banalement tranchée par le fait que, sur des détails très précis, Flaubert ait finalement inventé le plan d'Yonville-l'Abbaye. Il existe en effet trois plans différents qui sont connus actuellement qui tendraient à prouver qu'Yonville fut bien " inventée » par Flaubert.

La publication de Madame Bovary fut d'abord faite en feuilleton dans la revue de Paris et le Nouvelliste de Rouen. Elle fut vite interrompue en raison de poursuites officielles. C'est ainsi que le 29 janvier 1857, Flaubert comparait devant la 6ème Chambre Correctionnelle, défendu par Maître Senard, ancien Président de l'Assemblée Nationale et Ministre de l'Intérieur sous la IIème République. Flaubert fut acquitté mais semoncé.

Il fut comparé à l'époque, au marquis de Sade !

Sainte-Beuve écrivit de lui: « *Fils et frère de médecins, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel* ».

Ces événements devaient bien sûr, entraîner pour Flaubert un certain dégoût de la société, dégoût qui s'était déjà manifesté antérieurement. Censeur des médecins comme nous le reverrons, il fut aussi censeur de ses semblables surtout à l'automne de sa vie: « *Je médite une chose où j'exhalerai ma colère. Oui, je me débarrasserai enfin de ce qui m'étouffe, je vomirai sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent, dussé-je me casser la poitrine...* » écrit-il dans une lettre à Mme Roger des Genettes en 1872 ; le même jour, dans une lettre à Mme Braine, il poursuit « *.... tout cela dans l'unique but de cracher sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent* ». Et à Ernest Feydeau, il confiera, trois semaines plus tard: « *avant de crever ou plutôt en attendant une crevaision, je désire « vider » le fiel dont je suis plein. Donc, je prépare mon vomissement. Il sera copieux et amer, je t'en réponds* ».

Il va sans dire effectivement que dès l'époque où il rédige Madame Bovary, Flaubert n'est pas plus tendre avec les médecins qu'avec ses contemporains. Il suffit de rappeler l'épisode du traitement du pied bot d'Hyppolite, domestique de l'Hôtel du Lion d'Or, que Bovary, sollicité par Homais et poussé par sa femme, décide d'opérer et qu'il rate lamentablement.

Pourtant, ce n'était pas sans s'être renseigné de façon précise que Flaubert avait écrit cet épisode. Pour ces quelques lignes qui figurent dans son ouvrage, il s'était renseigné près de son frère Achille qui l'avait orienté vers François Merry Delabost alors interne dans son service. Celui-ci avait fait prélever dans la bibliothèque d'Achille Flaubert un certain nombre de volumes dont le « *Traité pratique du pied bot* » par Vincent Duval (1839) que celui-ci avait dédié à Achille Cléophas Flaubert : « *à mon premier maître, M. Flaubert, témoignage de reconnaissance* ». Ce livre est annoté en marge par Flaubert, ce qui dénote d'un souci de renseignements très précis. Ces compilations scientifiques ne devaient pas s'arrêter d'ailleurs à ce seul ouvrage, car Flaubert compulsait de nombreux traités, d'Anatomie notamment, et, selon lui, « *Madame Bovary est une oeuvre surtout de critique ou plutôt d'anatomie* » Merry Delabost rappelle d'ailleurs qu'au cours d'un repas avec Flaubert, il s'était entretenu des symptômes de la faim et de la soif chez des personnes soumises à une abstinence prolongée. Il fut d'ailleurs étonné qu'après avoir compulsé tant d'ouvrages, Flaubert n'écrivit en définitive « *qu'à peine une centaine de lignes* » sur ce sujet.

Flaubert d'ailleurs s'intéressait à tous les types de médecine et on sait qu'il étudia, pour certains passages de ses ouvrages, la psychiatrie dans des ouvrages de Trelat, d'Esquirol, qu'il compulsait des ouvrages d'hygiène, de physiologie, d'anatomie.

Les systèmes médicaux de Broussais, Raspail ne le laissaient pas indifférent.

Il est probable que les conversations qu'il avait eues avec Merry Delabost, sur les effets de la faim et de la soif, semblent être en rapport avec une étude qu'il fit d'une thèse d'un chirurgien de marine, Savigny, rescapé du naufrage de la « Méduse », qui fut conseiller de Géricault pour peindre son fameux tableau.

Il juge les médecins sous différents aspects qui semblent souvent définitifs et cassants. Il estime qu'en général ils sont pédants, se montrant volontiers sous des aspects qui ne sont pas les leurs en définitive, n'admettant en général pas la moindre contradiction.

Certaines descriptions montrent les médecins: sous un aspect de cupidité vraiment outrancier tel cet épisode des pygmées dans « *La Tentation de Saint Antoine* » : « *le malade tire la langue ; le médecin roule des yeux.*

Il pose un linge, donne une pilule, puis fait la conversation avec les parents, puis se lève et reçoit une petite pièce d'argent qu'il fourre dans sa petite poche pour faire bouillir son petit pot-au-feu. Cependant, le petit malade regarde d'un air triste partir son petit médecin. Il vient un petit prêtre et le petit malade crève, et le petit médecin dîne ». Ces quelques lignes, sont, dans leur rigueur, d'une brutalité telle, qu'on ne peut imaginer que ceci ne fût sorti d'autre part que d'un esprit aigri.

De plus, Flaubert proclame l'incompétence des médecins ou tout au moins. L'impossibilité dans laquelle ils sont devant certaines maladies, dépassés par les événements, incapables d'y opposer une attitude salvatrice. Mais aussi à travers certaines oeuvres, notamment Bouvard et Pecuchet,

Il stigmatise l'incompétence de nombreux médecins de l'époque. Il signale qu'après une enquête sur les médecins d'un canton, les médecins confondent « *calmants et excitants, vomitifs et purgatifs* ».

Ces confusions grossières qui l'affectent, il est probable qu'elles lui serviront de thème pour la rédaction de son « *Dictionnaire des idées reçues* ». Et dans celui-ci, il ne sera pas plus tendre avec les médecins. Il suffit de relever quelques définitions pour s'en rendre compte :

- « *Carabins: Dorment près des cadavres. Il y en a qui en mangent.* »
- « *Chirurgiens: Ont le coeur dur. Les appeler bouchers.* »
- « *Dentistes: Tous menteurs. Se servent de baumes d'acier. On les croit aussi pédicures. Se disent chirurgiens comme les opticiens se disent ingénieurs.* »
- « *Dissection: Outrage à la Majesté de la mort.* »
- « *Docteur: Toujours précédé de bon et, entre hommes, dans la conversation familière, de foutre: « Ah! foutre, Docteur », Est un aigle lorsqu'il a votre confiance, n'est plus qu'un âne dès que vous êtes brouillés, Tous matérialistes. C'est qu'on ne trouve pas la foi au bout d'un scalpel.* »
- « *Dupuytren: Célèbre par sa pommade et son Musée.* » *Il faut quand même rappeler que Dupuytren fut le patron de son père, alors interne à Paris.*
- « *Hippocrate: On doit toujours le citer en latin parce qu'il écrivait en grec.* »
- « *Illisible: Une ordonnance de médecin doit l'être. Toute signature idem. Cela indique qu'on est accablé de correspondance.* »

Mais se moquant des médecins, raillant leur attitude, il nous fait découvrir, dans son dictionnaire, l'imprécision même du savoir médical de l'époque, à moins qu'il veuille durement ironiser.

- « *Alcoolisme: Cause de toutes les maladies modernes,* »
- « *Cataplasme: Doit toujours être mis en attendant l'arrivée des médecins.* »
- « *Débauche: Cause de toutes les maladies des célibataires.* »
- « *Estomac: Toutes les maladies viennent de l'estomac.* »
- « *Hygiène: Doit toujours être bien entretenue. Elle préserve des maladies quand elle n'en est pas la cause.* »
- « *Malade: Pour remonter le moral d'un malade, rire de son affection et nier ses souffrances.* »

- « *Maladie des nerfs: Toujours des grimaces.* »

- « *Médecine: S'en moquer quand on se porte bien.* »

- « *Santé: Trop de santé, cause de maladies.* »

Mais s'il critique sévèrement les médecins, Flaubert n'en a pas moins d'admiration pour certains d'entre eux. Il est probable que cela tient au fait d'une grande considération de ce qu'avait fait son père. D'ailleurs, il est probable que dans le personnage du Docteur Larivière, de Rouen, que Charles Bovary appelle comme consultant pour examiner sa femme, il faille reconnaître Achille Cléophas Flaubert.

Il voue une admiration certaine à Bichat, Larrey.

La disparition de Claude Bernard le marque profondément. Il écrit à Mme Degenette en 1878 : « La disparition d'un homme comme Claude Bernard est plus grave que celle d'un vieux seigneur comme Pie IX ».

Toutes ces prises de positions semblent en fait étayer sa conviction profonde que l'homme est une unité, qu'il ne convient pas de le dissocier, de le disséquer si ce n'est toutefois pour resynthétiser ce que l'on aura découvert afin de magnifier l'espèce humaine qui, il faut bien le dire, l'aura rejeté dans ses dernières années,

Pour cette meilleure connaissance, il semble qu'en définitive, il n'en reconnaisse pas la capacité à la plupart des médecins. Il les classe dans cette catégorie des « parvenus » de l'instruction et à côté d'eux, il range également les notaires et les instituteurs.

Epuisé, désabusé, Gustave Flaubert mourra le 8 mai 1880. Là encore, de nombreuses discussions ont surgi quant à la cause de sa mort. Certains ont voulu voir le reliquat de son épilepsie. Mais il semble bien en fait que ce fut une hémorragie cérébrale qui l'emporta, selon le dire même du Docteur Tournoux qui le consulta à ce moment-là.

Ses dernières années furent sans aucun doute fort douloureuses; l'amitié que lui portèrent certains de ses contemporains le réconforta, vraisemblablement. Mais alors qu'il avait lutté pour essayer de brosser l'homme dans son ensemble, dans une étude synthétique, bien qu'il se fût, selon Pannetier, « *plus ou moins disséqué lui-même* », il se retrouvait mis au ban de la Société sans espoir de pouvoir s'y réintégrer, comme un membre séparé de son corps. Et d'ailleurs, n'écrivait-il pas en juillet 1853 à Louise Collet: « *Les matérialistes et les spiritualistes empêchent également de connaître la matière et l'esprit parce qu'ils scindent l'un de l'autre. Les uns font de l'homme un ange et les autres un porc* ».

Achille-Cléophas, Achille et Gustave FLAUBERT peuvent ainsi se retrouver dans un humanisme dont nous réclavons ; c'est cet humanisme, au déterminisme duquel nos trois illustres concitoyens ont collaboré, qui doit gouverner notre Monde, où le vrai n'est pas antinomique du beau, où l'utile peut être élégant, où l'homme, enfin, pourra satisfaire son besoin de connaître et son besoin de créer.

